

Séquence 3 : « La guerre de Catherine », roman de Julia BILLET, adapté en bande dessinée par Julia BILLET et Claire FAUVEL

Séance 3 : Saisir l'importance du contexte historique dans le récit : la France de Vichy et le culte du Maréchal Pétain

1) Inspection de la Maison des Enfants de Sèvres : Pourquoi un policier demande-t-il aux enfants de chanter « Maréchal, nous voilà ! » ?

Lire document 1, Planches 25 à 28 de la BD et document 2, l'extrait du roman p.44-49.

Prise de conscience des enseignants qu'ils ne peuvent plus protéger les enfants juifs.
Décision est prise de changer l'identité des enfants juifs et départs en lieux plus sûrs avec des
« Justes ».

2) Comment s'instaure la persécution des Juifs et des résistants sous le Régime de Vichy ?

les différentes étapes :

1940 : Les juifs naturalisés français après 1927

Les fonctionnaires juifs démis

Le port obligatoire de l'étoile jaune pour les plus de 6 ans

La rafle du Vel d'hiv et l'internement au camp de Drancy avant la déportation vers
l'Allemagne

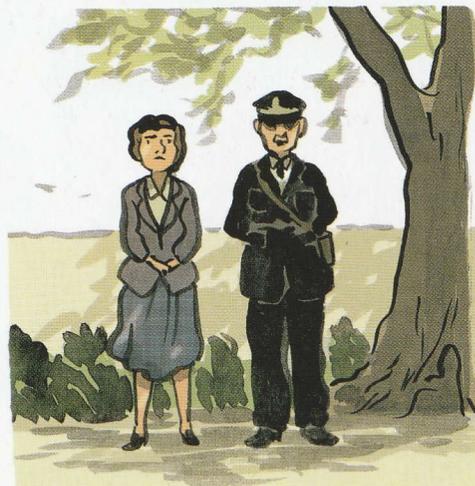
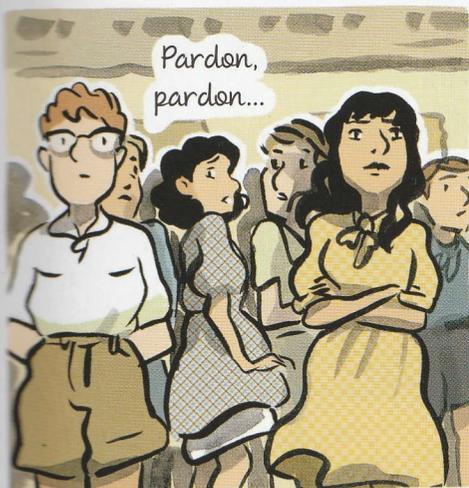
3) L'itinéraire de Rachel à travers la France avant et après novembre 1942



Dans un tableau chronologique, répertorier les lieux refuges, les noms et métiers des personnes qui cachent, dater précisément si possible et situer les lieux sur la carte par numéro d'ordre.

Qu'est-ce que la Résistance ? Qui sont les Résistants ?

Rachel a-t-elle franchi la ligne de démarcation, lieu de passage particulièrement risqué ?



J'aimerais que nous commençons la journée en honorant notre cher Maréchal par un chant.



La chanson du Maréchal !
Nous sommes censés
la chanter tous les jours.



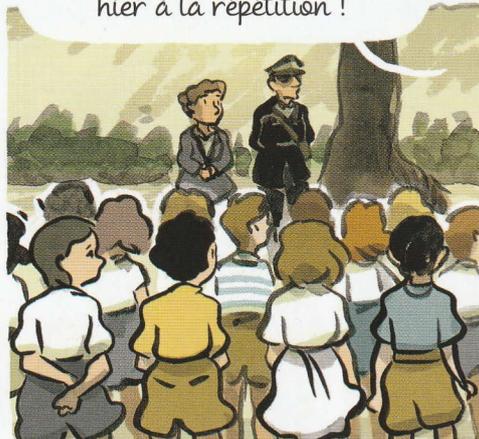
Seulement voilà, si nous l'avons déjà entendue,
personne ici ne connaît toutes les paroles de
« ce ramassis de conneries », comme dit Goéland.



Si on ne chante pas, l'école
fera l'objet d'une enquête,
et nous pourrions nous retrouver
aux mains des Allemands !



Les enfants, vous avez
entendu ? On va faire comme
hier à la répétition !

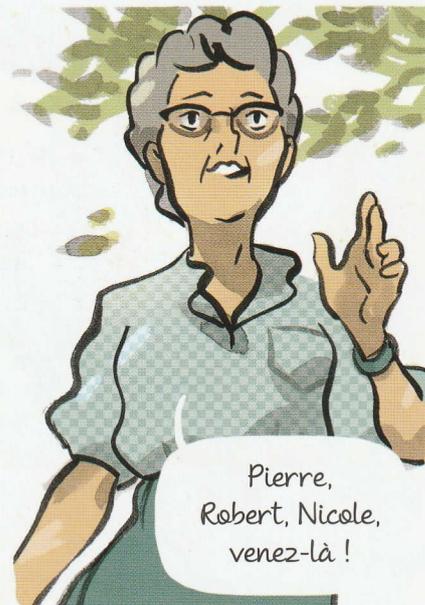


Vous permettez ? Je suis la chef
de la chorale de l'école !



Une chorale ? Qu'est-ce que Musaraigne a en tête ?

Pierre,
Robert, Nicole,
venez-là !





C'est ça,
Marie et Jean,
approchez !



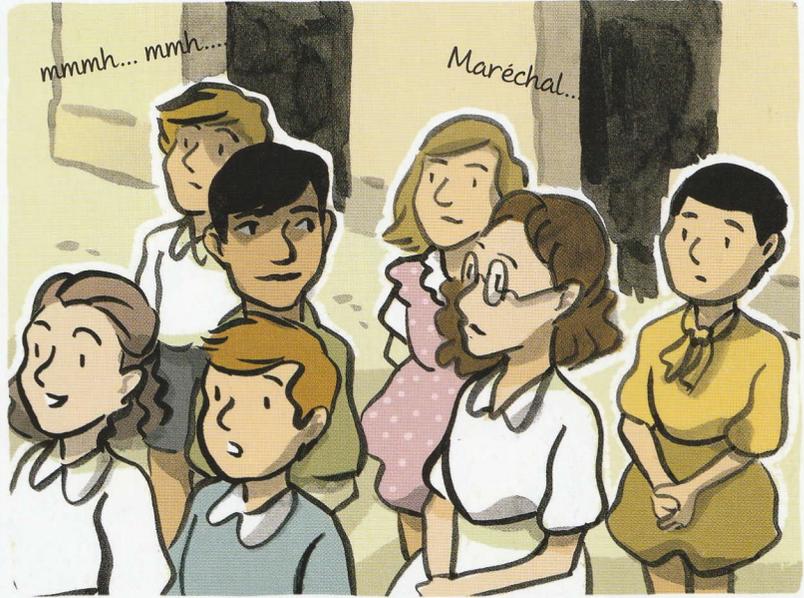
Au fond,
à gauche, vous allez
faire le bourdon.
« mmh... mmh... »



mmh... mmh...



C'est bien. À droite, vous
fredonnez !



mmh... mmh...

Maréchal...



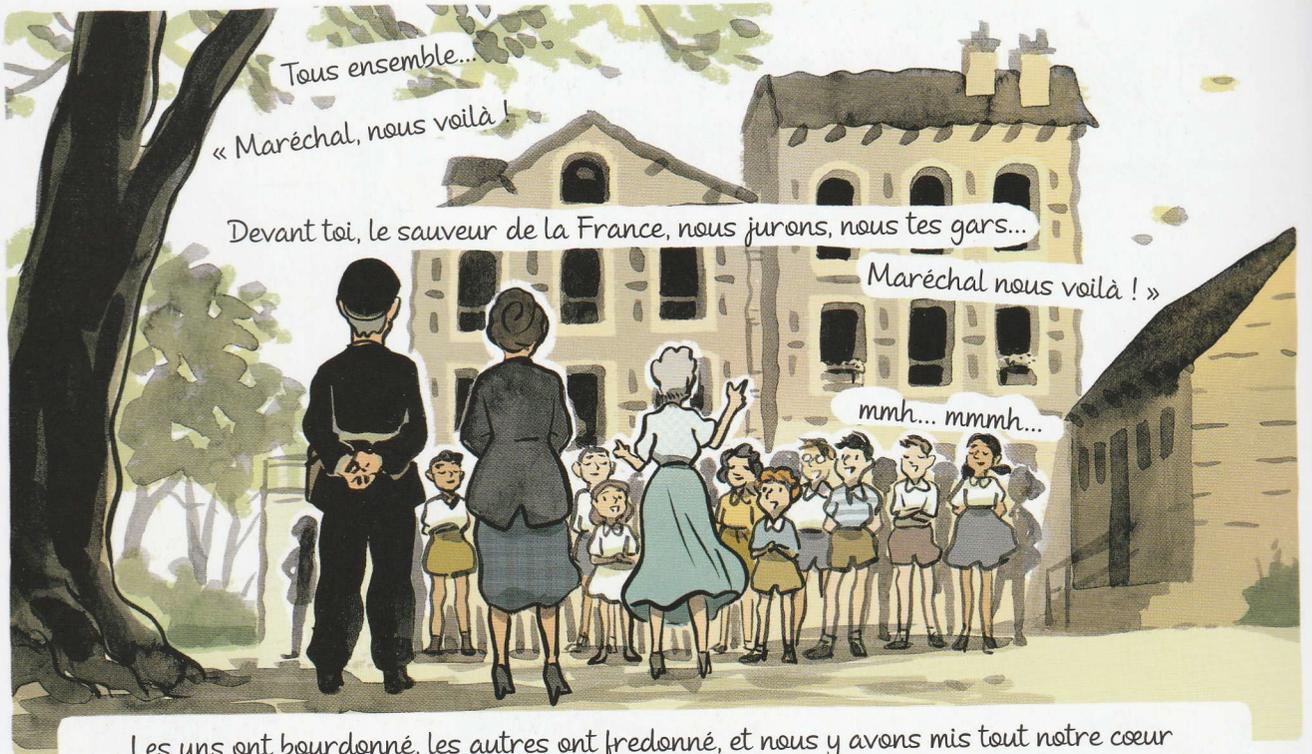
Quant à vous, les plus belles voix de l'école...

C'est à ce moment-là que j'ai compris
l'idée géniale de Musaraigne.



... Vous chantez bien
fort la chanson !

Elle a réuni les nouveaux,
ceux qui ont forcément appris
la chanson dans
leurs précédentes écoles !



Tous ensemble...
« Maréchal, nous voilà ! »

Devant toi, le sauveur de la France, nous jurons, nous tes gars...

Maréchal nous voilà ! »

mmh... mmmh...

Les uns ont bourdonné, les autres ont fredonné, et nous y avons mis tout notre cœur et le courage qui naissait de ce chœur improvisé.



FABULEUX !
C'est la première fois
que j'entends l'hymne
aussi bien interprété !



La visite
commence
bien !



Document 2 : Extrait du roman *La guerre de Catherine*, pages 44 à 49

[...] Quand j'ai entendu la cloche, j'ai vite posé ma brosse à dents et j'ai dévalé les marches, inquiète et curieuse de ce qui m'attendait. Goéland était debout sous un des plus vieux arbres du parc, un homme en uniforme à sa droite, le dos raide et les bras croisés sur sa poitrine ; un policier, cela ne faisait aucun doute. La directrice regardait les enfants déjà là, sans sourciller, avec ce sérieux et cette dignité qui lui sont habituels. Je me suis glissée près de Sarah, dès que je l'ai repérée, en me faufilant le plus discrètement possible entre les corps tendus.

C'est l'homme qui a pris la parole le premier, d'une voix grave et chaleureuse. Il nous a salués avec emphase, nous formions une petite foule qui s'était agglutinée devant lui et il nous a demandé de nous mettre en rangs, pour chanter la chanson du Maréchal, et ainsi, a-t-il ajouté, honorer le grand homme.

Les plus petits n'ont pas bien compris ce qu'on nous demandait et se sont tournés vers les enseignantes, qui, elles, ont tout de suite su de quoi il retournait. Sarah, Jeannot et moi aussi avons vite compris. Tous les enfants de France et de Navarre étaient censés connaître et chanter chaque jour cette ode au Maréchal, qui devait servir le culte à la personnalité qu'il entretenait sur tous les fronts. Le Maréchal se prenait pour un roi, et attendait qu'on lui fasse les honneurs dus à son rang.

Comme la plupart de ceux de notre âge de la maison de Sèvres, nous connaissions tous l'air et les premières paroles de ladite chanson, Maréchal, nous voilà, mais aucun de nous n'avait bien évidemment eu l'envie d'en connaître davantage. Goéland n'avait pu se résoudre à nous apprendre ce qu'elle avait mentionné un jour comme «un ramassis de conneries », alors même pourtant qu'une partie des fonds de fonctionnement de l'école venait de ce gouvernement et donc du fameux Maréchal. Elle a du mal à faire des compromis, et ceux qu'elle fait visent à nous garder en sûreté; mais cette obligation-là lui a toujours paru démesurée et absurde.

J'ai compris que l'école allait disparaître, que nous allions nous retrouver aux mains des Allemands et que je risquais de partir dans ce camp dont parlait Sarah depuis plusieurs mois.

[...] C'est Musaraigne, l'institutrice des cours élémentaires, qui a réagi la première. Elle a tourné le dos à l'homme et à Coéland, regardant le groupe, nous a mis en rangs, les uns derrière les autres ; elle a désigné huit d'entre nous, des petits, de son index, Elle les a fait passer devant tout le groupe, jusqu'à ce qu'ils soient en première ligne. Elle s'est tournée, souriante, vers l'homme, en minaudant :

- Je suis la chef de chorale, laissez-moi mettre en place ma troupe et nous sommes à vous.

Les huit pitchouns qu'elle a interpellés étaient arrivés à la Maison au fil des deux derniers mois, ils sont donc nouveaux et je ne connais même pas leurs prénoms. [...]Je me suis vraiment demandé où Musaraigne voulait en venir en exposant ces petits, a fortiori en première ligne. Je n'ai pas plus compris quand la prof, en nous regardant, derrière les huit enfants, s'est adressée à nous:

- Bon, vous savez bien, nous allons faire comme hier à la répétition. Vous, derrière, à gauche, vous allez faire le bourdon, mmmmmm mmmm, en La, comme cela, mmmmm. C'est bon. Allez-y, je vous écoute, de Julie à Martine, oui, mmm mmm mmmmm. Maintenant, à droite, d'Alice à Sylvia, comme

hier, vous allez fredonner l'air de la chanson du grand Maréchal. Vous vous souvenez? Je vous rappelle, lalala lalala lalala lalala lalala... [...]

- Quand à vous, mes enfants, vous qui avez les voix les plus mélodieuses de la Maison, vous chanterez cette belle chanson, en hommage à notre cher chef d'État. Vous vous souvenez ? Maréchal, nous voilà... [...]

Musaraigne a donné le départ et j'ai eu la frousse, comme tous les autres sûrement, qu'une catastrophe arrive. Au lieu de cela, les huit petits de devant se sont mis à chanter, à tue-tête, de leurs voix aiguës de bébé soprano: «Maréchal, nous voilà | Devant toi, le sauveur de la France, Nous jurons, nous, tes gars... Maréchal, Maréchal, nous voilà ! Tu as lutté sans cesse.. . » Encouragés par cet incroyable retournement, les uns ont bourdonné d'un côté, les autres fredonné, et nous y avons mis tout notre coeur et le courage qui naissait de ce chœur improvisé. Et toute notre peur aussi. Musaraigne faisait la chef d'orchestre, un bras levé, battant la mesure, le regard droit, convaincu, tendu vers nous. Musaraigne souriait, les larmes aux yeux. Notre chœur était d'une beauté tellement poignante que l'homme a applaudi dès la dernière note. Goéland, dans l'euphorie du moment, a applaudi avec l'homme, se jurant sûrement qu'elle serait éternellement reconnaissante à Musaraigne, qui, avec bon sens, avait imaginé que ces huit nouveaux avaient forcément appris ce chant, dans les écoles d'où ils venaient. La maison de Sèvres était pour sûr la seule école en France qui ne respectait pas ce diktat du Maréchal. C'est sûrement à ce moment-là que la directrice a décidé que, dès le lendemain, tous dans cette école connaîtraient les paroles de cette ode au malheur. C'est en tout cas ce qu'elle nous a répété plusieurs fois dans la journée.

Pendant ce temps, Taupe, qui avait observé la scène de loin, est allée dégoter le tableau de Pétain, remis par les autorités dès l'ouverture de l'école, et elle l'a accroché bien en évidence, au-dessus du piano de la salle commune. Elle l'a trouvé au fond de ta cuisine où elle l'avait relégué, derrière les sacs en toile de jute de pommes de terre, désespérément vides, avec ce plaisir de profaner l'icône de « la France des vendus », comme elle se plaît souvent à le répéter. Un coup de chiffon sur le portrait, et le militaire avait retrouvé sa superbe; pendu à un clou, bien en vue, il était prêt pour le dernier contrôle. Elle m'a raconté ça, avec fierté, quand je l'ai croisée, enfin d'après-midi.

Le policier est reparti, il avait l'air content mais je me demande s'il n'a pas eu un petit doute. Tout s'est passé comme il se doit, nous avons fait une interprétation d'une émotion rare, il a été bien accueilli, certes avec un peu de froideur (Goéland n'en a pas fait des tonnes pour lui être agréable, c'est le moins qu'on puisse dire), la photo du Maréchal trônait dans la salle commune, en plein milieu d'un mur un peu décrépi, mais l'image était bien droite et mise en valeur, et pourtant, j'ai du mal à croire qu'il n'ait rien senti de nos peurs, de nos colères, de notre résistance muette. Il doit circuler des bruits sur cette école et son drôle de fonctionnement. En a-t-il entendu parler ?

Quand il a franchi la grille, quand Goéland a refermé à clé derrière lui, quand nous ayons vu l'homme s'éloigner dans sa voiture noire, Musaraigne s'est jetée au pied du chêne qui nous a abrités pendant toute cette scène et elle s'est mise à vomir. Cela a duré de longues minutes et nous étions tous pétrifiés, incapables de rompre les rangs qu'elle avait formés. Nous la regardions, figés, prenant tout à coup la mesure de sa peur à elle. C'est Goéland qui s'est approchée de Musaraigne; elle est restée dans son dos, a mis une main sur son front, l'autre main sur son épaule et elle l'a accompagnée dans ce mouvement de panique à retardement, en la berçant doucement d'avant en arrière, pendant que jaillissait de sa bouche un liquide qui, j'en ai eu l'intime sensation, était affreusement amer.